

Vincent Gracy

## La Grande Course

Il avait été décrété que la course commencerait très tôt, afin que le soir pût apporter, parmi les senteurs des roses renaissantes, un résultat décisif. La responsabilité d'une telle épreuve, chargée à elle seule d'établir une hiérarchie en quelque sorte éternelle, n'échappait à personne. Aussi, dès la veille, un public nombreux campait aux abords du stade, et toute la nuit des feux brûlèrent sous les étoiles, tandis que chansons et accords de guitares se mêlaient aux odeurs de grillades, aux soupirs des amoureux, aux interminables pronostics des raisonneurs.

À trois heures et demi du matin, les grilles furent ouvertes ; quelques minutes suffirent à remplir les gradins ; des scènes d'émeute se produisirent tribune Est, du côté des populaires, où l'on vit d'ardentes grand-mères échanger des coups de poing avec de robustes gaillards en débardeur et n'en pas sortir toujours vaincues. La police calmait encore les débordements que déjà s'élevait la clameur triste de la sirène appelant les concurrents. L'aube violine découvrit une à une les collines d'Athènes : surgit l'Hymette aux flancs pelés de fauve vieilli, puis le Lycabette à la blanche chapelle, le Pnyx des verdicts, l'Acropole enfin, nimbée de sa couronne de colonnes...



La bouche d'ombre des vestiaires dégorgeait sans relâche les athlètes, si nombreux que, lorsqu'ils eurent tous pris place, la piste se trouva aux trois-quarts remplie, les premiers (choisis *a priori* selon des critères d'excellence que la course se chargerait peut-être de ruiner) n'étant séparés des derniers que par une petite centaine de mètres. Et ce fut d'abord une cohue indescriptible quand le coup de pistolet les jeta dans l'effort inhumain. Leur premier souci était de n'être pas piétiné. Malheur à ceux qui trébuchaient ! La masse leur passait dessus, et beaucoup périrent ainsi, dans l'anonymat et la souffrance inutile, avant que les secours aient réussi à traîner leurs corps disloqués sur le bord de l'anneau. Des officiels alors les identifiaient rapidement grâce à leurs dossards. On rayait un nom sur une liste, puis le cadavre encore pantelant était jeté dans l'immense fosse creusée à même le terre-plein central.



Il fut presque tout de suite impossible de savoir qui menait ou qui était en retard, tant le peloton se trouvait inextricablement emmêlé, faibles et forts au coude-à-coude, faibles et forts partageant la même sueur, exhalant la même haleine rauque et entrecoupée. On s'efforçait néanmoins de reconnaître les coureurs à leur tenue car, contrairement à l'usage, nul équipement réglementaire n'était imposé, en sorte que chacun concourait vêtu à son idée. Rares étaient ceux qui avaient adopté le short et le maillot conventionnels de l'athlète ; la plupart avaient conservé leurs habits de tous les jours, assurément peu commodes pour des jeux du stade, mais qui dans l'esprit de ces

compétiteurs si particuliers devaient seuls convenir à la dignité de leur état ; si bien que le spectacle ne manqua ni de charme ni de piquant lorsque le soleil, dès sept heures, pencha sa tête dans l'arène, illuminant les couleurs de tous ces costumes aussi disparates que ceux qui les portaient. De vieux blonds en tuniques flottantes côtoyaient de jeunes noirs aux pantalons serrés, des hommes mûrs à barbichette correctement taillée et plastron amidonné luttaient avec des adolescents débraillés dont la chevelure rousse flambait dans la lumière. On voyait des chapeaux hauts-de-forme, de longues perruques à boucles, des casquettes à visière, des bonnets en tire-bouchon ; on voyait des chemises à jabot, des pourpoints de soie, des chausses bicolores, des cottes de bure et des toges au drapé compliqué ; on voyait des bottes ferrées, de légers mocassins, des brodequins, des sandales, des godillots, ainsi que des dizaines de pieds nus, qui tous soulevaient en cadence la poussière de la piste.



Ici, deux mots d'explication sont peut-être nécessaires. La diversité d'âge, de race, de costume, et même de sexe des concurrents (un certain nombre de femmes en effet participaient elles aussi à l'épreuve) tenait à la nature même de la course. En fait l'événement sportif se doublait d'un événement intellectuel qui le justifiait – et sans doute, le dépassait. Depuis longtemps, une question taraudait l'opinion : quel écrivain fallait-il considérer comme le plus grand ? Des débats passionnés avaient fait rage pendant des décennies sans rien trancher. Finalement, devant l'impuissance des clercs à se mettre d'accord sur un nom, quelqu'un, on ne sait plus qui mais peu importe (d'aucuns ont avancé que l'initiative en revenait à la petite Fédération Albanaise de la Littérature qui plaçait de très hauts espoirs, à bien des égards probablement exorbitants, dans son champion Kadaré) – quelqu'un donc avait émis l'idée d'une course qui servirait à désigner l'heureux élu. Toute saugrenue qu'elle eût paru au départ, la proposition avait fait son chemin et fini par convaincre les plus réticents : certes les lecteurs fanatiques commencèrent par hocher la tête, indignés à l'idée qu'on pût exhiber leur écrivain favori dans pareille foire d'empoigne musculaire. Cependant, à bien y réfléchir, ils en vinrent peu à peu à reconnaître que cette méthode en apparence si arbitraire, voire antinomique aux affaires de l'esprit, précisément pour cette raison était peut-être en réalité la moins inique pour en juger ; car en transposant le débat sur un terrain radicalement *autre*, elle possédait du moins la vertu d'échapper aux querelles de chapelle et aux ratiocinations sans fin des érudits. En quelque sorte la course rendrait à une foule d'amateurs amoureux et d'innocents émerveillés tous ces écrivains que s'étaient appropriés sans vergogne une minorité de gloseurs professionnels au cœur sec et au verbe insane ; il était même permis d'espérer qu'une manifestation si spectaculaire gagnerait à ses acteurs de nouveaux adeptes, et qu'en portant les auteurs sur la place publique, on les rendrait proches enfin de tous ceux qui, par une timidité mal fondée, se méfient des livres ou les croient réservés aux seuls initiés du savoir. En somme, il n'était pas interdit de rêver. Et puis, tout bien pesé, n'importe quelle certitude, même entachée d'erreur, même imposée à la force du jarret, n'était-elle pas préférable au doute lancinant, à une perpétuelle interrogation ?



Non, la difficulté vint d'ailleurs. Une difficulté à laquelle on n'avait pas songé d'abord et qui porta un coup sévère à l'angélisme des promoteurs de la Grande Course. Une fois

le principe accepté, ils estimèrent judicieux de prendre pour cadre de ces joutes magistrales de l'esprit le stade de l'antique cité où la civilisation occidentale avait poussé ses premiers vagissements. Que n'avaient-ils pas fait là ? À peine la nouvelle connue, l'ensemble des délégations asiatique, africaine, moyen-orientale et d'Océanie cria au scandale et proclama un boycott unilatéral pour protester contre « *une résurgence sournoise de colonialisme culturel* », refusant toute participation de leurs poulains à l'épreuve : « *Nous n'irons plus jamais à Athènes !* » fut le mot d'ordre unanimement repris par la gent lettrée d'Ankara à Bamako, et de Kyoto à Tananarive. Une tentative de conciliation échoua piteusement, le représentant de la Timor Oriental Fiction Society en venant même aux mains avec le président du Fonds Islandais pour la Résurgence Scaldaique. En définitive, il fallut en rabattre sur l'universalisme et se résoudre à courir entre Blancs, judéo-chrétiens ou assimilés. Et ceci évidemment est fort dommageable et jette par avance un discrédit sur le résultat de la Grande Course. Car on pourra toujours ergoter dans les siècles des siècles : « *Oui, mais Mahfouz n'a pas couru, ni Tanizaki, ni Confucius ni Pa Xin ni Omar Khayam, ni Hampâté Bâ, ni tant d'autres valeureux poètes, penseurs ou romanciers sous le pauvre prétexte qu'ils avaient la peau foncée, les yeux bridés ou le cœur musulman.* » Et la critique est imparable. Mais franchement, considérant l'homme tel qu'il est, et spécialement *l'homo litterarius* commun, pouvait-on vraiment espérer qu'il en irait autrement ? Et ne faut-il pas voir au contraire comme une sorte de petit miracle qu'en dépit de ses multiples carences et imperfections, le pari insensé de la Grande Course en définitive ait pu être tenu ?



Car la Grande Course a eu lieu. Nous pouvons en témoigner, nous y étions. Oui, elle a eu lieu, un beau jour de mai, en la vieille cité qui vit naître entre ses murs le dialogue philosophique en même temps que le débat démocratique. Certes, réunir ces littérateurs de tout poil disséminés à travers la planète n'avait pas été une mince affaire : beaucoup, faut-il le préciser, s'avèrent à l'usage dans un état de décrépitude plutôt avancé ; mais enfin, à force de patience et de persuasion, à force de soins aussi, les organisateurs finirent par mener à bien leur projet un peu fou. Et c'est pourquoi étaient rassemblés en ce jour solennel des auteurs venus de (presque) tous les horizons, de tous les âges et de tous les genres – littéraires. C'est pourquoi ils couraient à présent – pour se disputer le titre de plus grand écrivain de tous les temps. C'est pourquoi cette foule d'esprits en mouvement produisait maintenant le martèlement d'un lourd troupeau en marche. Les contestataires affirmant sur leurs banderoles que « *le véritable génie demeure anonyme ou méconnu* » étaient refoulés ; ils étaient là, tout un petit groupe, à vouloir absolument faire participer leur soi-disant champion, un certain Vincent Mathyneuse qui, disaient-ils, allait révolutionner toute l'histoire de la littérature. Mais non, on sut rester ferme. On écarta ces trublions. On ne voulait que de la noblesse d'écrivain dûment estampillée par la reconnaissance critique aux quatre coins du globe. On désirait être entre soi, entre gens d'élite, pour vaincre ou pour périr. Et ce serait les jambes qui en décideraient.



Au fur et à mesure que montait le soleil, les abandons se multipliaient. Terrassé par la chaleur, un coureur zigzaguait, continuait quelques mètres encore comme un lapin tiré, avant de s'effondrer, le regard vide, les narines pincées. Sans autre forme de procès, on le basculait dans la fosse commune ; parfois, si son acharnement, pour stérile qu'il fût

resté, avait touché le public, alors des vivats l'y accompagnaient, fermaient le ban de son effort sur le triomphe éphémère qui lui avait été imparti.

Certaines défaillances surprisent. On attendait mieux des surréalistes et des poètes de la Pléiade dans leur ensemble. Or, excepté Breton et Soupault pour les premiers, Ronsard et Du Bellay chez les seconds, qui à des degrés divers s'accrochèrent assez longtemps, tous disparurent entre huit et neuf heures du matin. La même remarque vaut pour les baroques élisabéthains et la majorité des auteurs bas-latins : eux aussi sombrèrent sans gloire, à l'instar d'Apulée qui, persistant à ne faire que l'extérieur, s'épuisa ainsi par pure excentricité.



De la sorte, entre exténués et piétinés, s'effectua un premier écrémage. Vers dix heures, ils ne restèrent plus qu'à deux ou trois cents, dont tous les favoris ou peu s'en faut. Dans l'assistance, les plus avertis chuchotaient les noms des vedettes à leurs voisins et les paris allaient bon train. L'excitation augmenta quand eurent lieu les premiers démarrages, alors qu'approchait l'heure la plus chaude. Successivement, plusieurs très jeunes gens se portèrent au premier rang, essayant de lâcher la meute par de brusques accélérations. Dans cet exercice, où primait le goût du panache sur le désir réel de vaincre, les poètes romantiques surent se distinguer. Surgissant en bolide à l'extérieur de la piste, Hölderlin aux yeux fous et aux gestes saccadés s'échappa à midi moins vingt, mais il tint à peine deux tours, frémissant, pathétique, avant de s'écrouler, victime de son entreprise suicidaire. Cinq ou six fois encore, il battit des bras et des jambes comme un grand oiseau désormais privé d'envol ; il s'immobilisa enfin tout à fait, rejoignant dans le silence la cohorte des innombrables anonymes. Il fut cependant le premier à obtenir son mausolée particulier, comme ce devait être le cas par la suite pour tous les restants.



Lord Byron prit la relève. Vêtu pour l'occasion d'une rutilante défroque de pirate oriental, avec son allure souple qui paraissait ne lui coûter aucun effort, il s'installa en tête, imprimant à la course un train soutenu mais non pas effréné, comme s'il s'était moins agi d'un championnat que d'une réception mondaine où il importait d'être reconnu à hauteur de son rang, ainsi que semblait l'indiquer le sourire presque insolent qu'il conserva jusqu'au bout et qui indisposa passablement, avouons-le, une partie du public. Il abandonna comme il avait couru, s'écartant doucement de la cendrée, ne se laissant même pas choir mais s'asseyant avec une sorte de langueur étudiée ; alors seulement il consentit à s'étendre sur le sol comme pour quelque rêverie inspirée et s'y endormit en un aristocratique repos.

Pouchkine voulut le relayer. Malheureusement un claquage lui fit perdre toutes ses chances : il tomba foudroyé en n'ayant pu donner qu'un faible aperçu de dons pourtant manifestes.



Survint alors un moment ravissant, de pure féerie. Main dans la main et les yeux dans les yeux, George Sand et Alfred de Musset s'en allèrent, portés par les acclamations de

la foule. Il est vrai qu'elle avait tout pour attendrir, elle, une des rares concurrentes de l'épreuve, charmante dans sa simple robe de taffetas lilas, et qu'il avait tout pour séduire, lui, le poète au vaste front dégagé, au regard ténébreux, aux boucles ondulées... La grâce traversa le stade, on aurait dit qu'ils dansaient. Ce n'était plus une course, mais un menuet d'une délicatesse sans pareille. Et quand ils commencèrent à faiblir, quand la nécessité reprit ses droits, une ovation formidable s'éleva. Longtemps encore, la foule les encouragea sans se résoudre à leur déclin, alors que rejoints déjà, puis très vite lâchés, ils s'obstinaient en un combat perdu, à deux tant qu'ils eurent la force de rester ensemble, chacun de son côté ensuite, chacun tanguant, oscillant pour lui seul sur le sol désormais mal assuré, chacun achevant au hasard sa trajectoire de météore. Beaucoup de spectatrices pleurèrent lorsqu'on les réunit à nouveau pour les porter en terre, et pour un moment la course proprement dite souffrit d'un certain désintéret.



Injustement d'ailleurs, car il s'y passait des choses étonnantes. Il était midi pile, le soleil était à son zénith. Dans le peloton de tête, les coureurs, peut-être échaudés par les précédents que nous venons de rapporter, se relayaient régulièrement et solidairement, sans chercher à se distancer ; les organismes usés par la débauche d'énergie de la matinée tâchaient de trouver un second souffle. Tout à coup, de l'arrière de ce groupe jaillit un long corps mince qui se propulsa à l'avant. En quelques enjambées, il avait fait le trou, personne ne put le suivre. Très vite, il prit dix mètres, puis vingt, puis trente, cinquante, cent... Dix minutes encore, et il doublait tous ses concurrents. Un règne commençait, qui durerait une heure.

Oui, pendant une heure l'enchantement n'allait pas cesser. Pendant une heure, un jeune homme trop vite et mal poussé allait ridiculiser ses poursuivants, les passant et les repassant, leur prenant des tours que personne bientôt n'essaierait plus de dénombrer. L'adolescent, car c'en était un, âgé seulement de seize ou dix-sept ans, courait, courait rythmiquement, les coudes au corps et le buste droit, la foulée ample, et il semblait que de toute éternité la course l'eût attendu pour s'incarner, il semblait que plus rien n'existât que ces jambes couvertes de coutil bleu arrachant la matière à la matière, si proches déjà de l'essor et du vol qu'on croyait à chaque instant les voir s'élever pour une ultime délivrance. Et lui, tendu, concentré, acharné en son labeur aérien, continuait sans paraître rien voir ni entendre, ni ses adversaires autour desquels il tournait, impassible, ni les clameurs de la foule qui, d'abord ignorante du nom de cet inconnu au visage d'ange hargneux, le scandait à présent frénétiquement, hystériquement, la foule possédée, vaincue, soumise à son maître, au dispensateur du plaisir et de la force : « *Rimbaud ! Rimbaud !* » Oui, pendant l'heure du zénith, ayant emprisonné dans sa chevelure le soleil dont il participait, Arthur Rimbaud courut, accomplissant pour lui seul quelque tâche ignorée de tous, traçant rageusement sa voie, le visage dur, fermé, hostile, comme s'il y avait en lui un fond de révolte que rien jamais ne saurait résorber. Rimbaud le solaire courut et plus rien n'exista.

(À suivre...)

Vincent Gracy est né en 1954. Journaliste indépendant, il a travaillé pour plusieurs magazines et collaboré à l'écriture de nombreux reportages et documentaires pour la télévision. Il a publié *Ma femme, mes filles et moi* (Desclée de Brouwer, 2007). Il aurait adoré participer à la Grande Course et s'est beaucoup entraîné dans son coin, mais le bon jarret n'est peut-être pas une simple question de volonté...